La fontaine d'Aréthuse

Autor(en): **Zermatten, Maurice**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le messager suisse de France : revue mensuelle de la Colonie suisse de France**

Band (Jahr): **5 (1959)**

Heft 4

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-849216

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

MAURICE ZERMATTEN

La Fontaine d'Aréthuse

Ed. Desclée de Brouwer

I

— Il faut que je remonte cette horloge, se dit l'abbé Clivaz, curé des Flaches, en se redressant. Son regard errait au-delà des haies. D'une main, il se palpait le dos, l'aidait à reprendre la station verticale ; de l'autre, il maintenait contre lui le manche de la pioche. Le monde chavirait. Le prêtre ferma les yeux, laissant aux arbres le temps de revenir à leur point d'équilibre, attendant que la flèche lointaine de l'église s'élevât, de nouveau, vers le ciel. Elle oscilla une fois encore, s'immobilisa. — N'allais-je pas imaginer que la fin des temps était pour ce soir ! Il savoura longuement la douleur des reins que les doigts, sous la salopette, massaient doucement. Les muscles du dos étaient durs comme du bois. Des muscles... Mais, ce sont des os... Enfin, il importait peu. L'horloge avait sonné trois heures. L'après-midi s'éternisait.

— Je n'ai pas l'habitude du travail manuel ; le corps n'obéit pas. La race s'étiole... Il regardait le coin de champ qu'il venait de piocher : d'une étendue ridicule, un drap de lit... Et il tirait la langue, se palpait le dos. Autant renoncer. Mais renoncer c'était se condamner à la faim. L'hiver est long... Il reprit l'outil, ouvrit un sillon, jeta les semenceaux de pommes de terre, un à un, comme il avait vu faire à Martin, les autres années. Non, il n'était pas paysan ; il n'était même pas sûr que les semenceaux germeraient. Martin, de son vieux soulier, faisait tomber du fumier dans la raie. Où prendrait-il du fumier, lui, le curé sans étable qui ne possède rien, rien ? Jusqu'à cette année, il louait ce champ à Martin, avec les quelques vignes, les quelques prés de son « bénéfice ». Martin renonçait. A son tour, il allait travailler au barrage. — J'ai sept enfants à nourrir ; ce n'est pas avec la moitié des récoltes que vous me laissez... — Je vous laisserai les deux tiers. Pourvu que je ne meure pas de misère... — Non, Monsieur le Curé, la terre ne rapporte plus. Du reste, vous avez le temps de planter vous-même un petit champ de pommes de terre... Lévy parlait, à coup sûr, par la bouche de Martin qui, de lui-même, n'aurait jamais eu tant d'aplomb. — Pour ce que vous faites... — J'essayerai, Martin, avait-il dit.

Il essayait. Il s'acharnait, même. Serait-il, après tout, plus fragile que ces femmes qu'il voyait peiner, non loin, à la même tâche ? Elles levaient la pioche ; il les observait dans cet élan de tout leur corps redressé qui se détendait, suivait le mouvement de l'outil dont les pointes fouillaient sous les mottes ; puis elles s'inclinaient jusqu'à terre, arrachaient les mauvaises racines, les jetaient derrière elles ; de nouveau redressées, de nouveau l'éclair, dans l'air, du métal. — Allons, courage, Séraphin ! Tu es un homme, toi !

Il avait acheté des salopettes voici dix ans, quand il était arrivé aux Flaches. La décrépitude de la cure lui avait répugné. Alors, déjà, on lui avait dit : — Votre prédécesseur la trouvait assez bonne, cette maison. Est-ce que nous sommes des riches ? Si elle ne vous plaît pas, vous pouvez aller ailleurs... Il ne savait pas, en ces temps lointains, que Lévy faisait la guerre aux curés. Il avait donc accepté, pensant : — Ils sont pauvres, ils ont raison de se défendre. L'atelier de Nazareth, après tout... Mais il y avait surtout l'église. L'herbe poussait entre les dalles ; les murs suaient l'abandon ; la lèpre de la vétusté dégradait les autels. Son prédécesseur s'était découragé, sans doute. Alors, lui, Séraphin Clivaz, avait acheté des salopettes, des pinceaux, des boîtes de couleurs. Il avait repeint les statues, l'orgue, la chaire, — et la cuisine, les corridors, les deux chambres à coucher. La pauvreté semblait fleurir d'un sourire. Il avait sa mère auprès de lui, pour l'aider. Surtout, il croyait ferme que tout irait mieux, bientôt. — Je les aimerai tellement, qu'ils finiront bien par s'apprivoiser.

Est-ce qu'il ne les avait pas assez aimés ? Il ne savait plus. Edmond, l'un des premiers soirs, était venu à la cure. Pourquoi avait-il l'air de se cacher ? Il avait dit : — Ici, je crois qu'il faudrait être un saint pour tenir plus de deux ans. Voyez vos prédécesseurs... En effet, ils s'étaient succédé de deux ans en deux ans. — D'abord, parce que le bénéfice vous empêchera tout juste de périr. Surtout, Monsieur le Curé, parce que Lévy...

— Lévy ? Dans ce village de montagne ?

— C'est un prénom. Lévy Tinembart. Mais nous disons tous : Lévy.

— Et ce Lévy ?...

Puis, se reprenant aussitôt :

— Non, ne me dites rien. Je ne veux pas me trouver, demain, peut-être, en face d'un paroissien dont, inconsciemment, je penserais du mal. Vous me comprenez ?

Edmond avait souri. La faute d'Edmond avait été d'ajouter : — Ici, il faudrait être un saint pour tenir plus de deux ans... Séraphin Clivaz, nouveau curé des Flaches, n'entendait plus que cette phrase dans sa tête. Et tout, en lui, répondait : — Eh bien ! Nous verrons ; je ne suis pas un saint mais, si Dieu me prête vie, si mon évêque y consent, je passerai ici un peu plus de deux ans.

M. Z.